

Du “Jeu du Seul” à la table commune (1964-1975)

Pentecôte

«Le Seigneur vous a précédés
Dans la mort qui vous obsédait,
Vos morts futures.
Allez donc sans crainte à la vie!
Jésus vous a déjà ravi
Dans sa Passion, vos sépultures.»
(III 461)



En 1964 Patrice a 53 ans

« En 1964, je reçus la visite d’un religieux : il me demanda s’il m’intéressait de travailler à la traduction des textes liturgiques en français. Sans bien savoir à quoi je m’engageais, j’acceptai avec joie sa proposition. Et quelques jours après, je reçus une sorte d’ordre de mission spécifiant à chacun des membres du groupe de traduction son rôle particulier : le mien comportait de veiller sur la bonne tenue de la langue française et sur la poésie ».

Une vocation convoquée

Le religieux dont il est question ici est le Père Joseph Gelineau dont Patrice connaissait les Psaumes, mais qu’il n’avait jamais rencontré auparavant. C’est Jean Bancal, ami commun des deux hommes, qui avait mis le Père Gelineau sur la piste de Patrice. Il ne s’y était pas trompé : pendant les dix ans où il travailla en équipe à la traduction du Missel et des Psaumes, il se passionna pour cette activité. Il sortit même de sa réserve plusieurs fois pour donner des conférences sur ce sujet, pensant qu’il était important que les Chrétiens, pour qui il travaillait, sachent bien clairement dans quel esprit et dans quel but il le faisait. Toutes ses conférences étant publiées, on peut constater comme sa réflexion est soigneusement articulée, truffée d’exemples pris à d’autres auteurs, anciens ou modernes, ou dans sa propre production.

Pour bien comprendre la tournure que prend la vie de La Tour du Pin à partir de ce moment-là, il faut remonter légèrement en arrière, lorsque, quelques mois plus tôt, le Concile Vatican II, 1962-1965, publiait sa première constitution, *De Sacra Liturgia*, le 4 décembre 1963, donnant le coup d’envoi à la plus importante réforme liturgique de toute l’histoire de l’Église.

La première difficulté rencontrée pour la mise en œuvre de la réforme fut ce qu’on a appelé le passage en langue vernaculaire, ou indigène, ou populaire, ou vulgaire, ou maternelle, ou vivante (la gêne dans l’emploi des termes est elle-même significative), c’est-à-dire l’abandon (tout à fait partiel au début) de la langue latine comme seule langue liturgique, et la création, dans chaque ère linguistique, d’une vraie langue liturgique. L’expérience était tout à fait nouvelle, l’Église en deux mille ans d’histoire n’ayant jamais vécu une telle transformation des formes extérieures de son culte. L’expérience était donc fort délicate. Mais la Constitution sur la Liturgie ayant statué qu’il fallait restaurer une participation pleine, active et fructueuse du Peuple de Dieu, et que, pour ce faire, il fallait que la messe soit comprise de chacun, on n’échappait pas à cette nécessité pastorale et spirituelle. Les fruits escomptés de la restauration liturgique étaient rien moins que la sainteté de l’Église, le Concile ayant placé sa réflexion dans la ligne de pensée de Dom Guéranger et de saint Pie X, pour qui la liturgie est «la source du véritable esprit chrétien» : plus les fidèles entreront dans la liturgie, plus s’épanouira la vie héroïque et la sainteté dans l’Église. Le travail du



Concile Vatican II, 1962-1965.

Consilium chargé de la mise en œuvre de la Constitution fut d'élaborer des principes de traduction, et de veiller sur la bonne application de la Constitution par les Conférences épiscopales, qui, en usant du droit qui leur avait été accordé par le Concile, prirent des décisions concrètes en ce domaine. Dans un premier temps, on permit l'utilisation de traductions existantes dans des missels bilingues en usage depuis longtemps, mais ces traductions avaient été faites pour l'utilisation personnelle et intime des fidèles. Elles ne pouvaient servir à la liturgie car elles n'étaient pas élaborées pour être dites à voix haute, proclamées devant une assemblée. D'autre part, le souhait des Pères du Concile était qu'il n'y eût qu'un seul texte utilisé par ère linguistique, pour signifier l'unité de l'Église et faire de chaque fidèle un « indigène » de sa liturgie, où qu'il se trouve dans son pays. Il fallait donc que les textes des traductions autorisées soient prêts au moment où seraient promulguées les ordonnances épiscopales ouvrant le champ à la liturgie « populaire ».

L'Instruction *Inter Œcumenici* paraît le 26 septembre 1964 pour mettre en lumière la nécessité d'une complémentarité des compétences bibliques, liturgiques, philologiques, littéraires et musicales que requiert l'élaboration d'une traduction vraiment valable pour l'usage liturgique. Elle fixe aussi les limites dans lesquelles pouvaient s'élaborer ces traductions. Le principe fut qu'on traduirait tout ce qui dans la messe était dit par le prêtre à haute voix. La Préface et la Doxologie finale du Canon furent tout d'abord exclues de ces limites, puis Paul VI permit le 27 avril 1965 que la Préface fût dite en langue vivante.

Les traductions liturgiques

Patrice travaille donc à la traduction de l'Ordo Missæ, les parties fixes ou "ordinaires" de la messe. Dans une lettre à Phylis du 25 mars 1964, il écrit : « Nous avons déjà travaillé le "Judica me" du début de la messe, avec l'abbé Gelineau : là, presque toutes mes propositions ont été acceptées en première lecture, mais maintenant la nouvelle version passe devant la Commission épiscopale, et j'ai assez peur ! Tant pis : c'est plus dans ma ligne que l'Académie ». Le 6 octobre, il lui écrit : « Nous sommes cinq de base : 2 Jésuites, 2 Dominicains et le laïc, moi !! Nous avons plusieurs "consulteurs" qui nous écrivent leur avis et qui parfois viennent travailler avec nous. Souvent il y a des discussions d'une demi-heure autour d'un mot. Reprise de la Commission le 25 octobre à Paris et à partir de ce moment-là, on siègera presque sans désespérer car il faut avoir les textes prêts (et approuvés) le 1^{er} décembre pour toute la première tranche, c'est-à-dire tout le Commun et le Propre jusqu'à Pâques, afin qu'il puisse paraître en fascicule et être distribué dans toutes les paroisses le 1^{er} janvier !! Ouf. Et après,

il y aura le reste. Mon hiver sera bien occupé ». Et le 23 janvier 1969 : « En liturgie, nous avons commencé les traductions du nouvel Ordo Missæ : introduction, Confiteor, puis offertoire et la suite. Je suis content de notre version du Confiteor : pourvu qu'elle ne soit pas chamboulée ! » Patrice avait en effet suggéré de remplacer la triple exclamation : "C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute", par « Oui, j'ai vraiment péché », proposition adoptée par la Conférence Épiscopale pour la Traduction des Textes Liturgiques.

Entre temps, alors que le Concile n'est pas encore achevé, un congrès international réunit du 9 au 13 novembre 1965, au Palais de la Chancellerie à Rome,

Préface : Prière d'action de grâce située au début de la prière eucharistique (voir ce mot) et débouchant sur le Sanctus. Varie selon les temps liturgiques et les fêtes.

Doxologie : Formule d'action de grâce clôturant la prière eucharistique, glorifiant Dieu trinitaire : « Par lui, avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père tout puissant dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles ». Accompagnée de l'élévation du Pain et du Vin consacrés. L'assemblée répond « Amen ».

Ordo Missæ : Structure officielle de la messe en ses diverses parties. La Constitution sur la liturgie du concile Vatican II (1963) a substantiellement modifié l'Ordo Missæ hérité du concile de Trente en 1563 et en usage jusque-là.

Le propre : Ensemble des prières d'une messe propre à cette messe, qui change donc selon le temps liturgique, la fête ou le saint célébrés. S'oppose à l'« ordinaire », partie de la liturgie qui demeure constante ou au moins choisie indépendamment de la date, et au « commun », qui désigne les parties de la liturgie communes à certaines catégories de saints.

Oraisons : Au sens large, prière. Dans la messe, il y a trois oraisons adressées à Dieu selon une structure précise. Ces trois oraisons sont propres à chaque messe, chaque jour, ce qui explique le nombre considérable d'oraisons à traduire.

Hymne : Genre littéraire lyrique à la louange de Dieu, d'une personne ou d'une allégorie. Le mot est féminin dans le culte chrétien.

Psaume : Genre littéraire biblique à la première personne, accompagné d'un instrument de musique, souvent attribué au roi David. Il y a 150 psaumes dans la Bible ; un psaume est toujours chanté à la messe pendant la liturgie de la Parole.



De g. à d. : P. Joseph Gelineau, Anne et Patrice, P. Didier Rimaud accueillis à la porte du Palais de la Chancellerie au Vatican en novembre 1965 pour un congrès sur les traductions liturgiques du Missel romain.

deux cents personnes autour des questions de traduction : traducteurs liturgiques de divers pays, nombreux évêques responsables de la liturgie... Patrice et Anne sont du nombre. On y parle de l'Ordinaire de la messe, des oraisons, des hymnes, des psaumes, des lectures et des préfaces. Paul VI adresse aux participants un discours qui est à la fois une approbation des projets du congrès, et une orientation pour le travail qui était à faire : cela devait guider les traducteurs chargés d'établir les textes liturgiques en français. Tout va ensuite très vite, il faut

Canon de la messe : Partie centrale de la messe, comprenant la consécration. Depuis Charlemagne, le Canon était dit à voix basse par le prêtre tournant le dos aux fidèles.

Canon romain : Seule prière eucharistique jusqu'à la réforme liturgique de Vatican II.

prendre de vitesse l'impatience des fidèles : le 10 novembre 1967, la cinquième ordonnance épiscopale sur la liturgie autorise la langue française pour le Canon de la Messe. Et lorsque, le dimanche 26 novembre 1967, le Canon de la messe peut être dit pour la première fois en français, Patrice et ses coéquipiers, les Pères Gy, Roguet, Rimaud, et Gelineau ont beaucoup travaillé à sa traduction "officielle". Pas moins de quatorze projets différents, dix mois d'un travail incessant (de février à novembre 1967) pour un texte de cent quarante courtes lignes. Pourquoi tant de lenteurs ? Il y a là plusieurs raisons, qu'expose le Père Didier Rimaud, coordinateur de la commission mixte de traduction pour les pays de langue française à laquelle appartient Patrice : le texte latin, connu de chacun, n'est pas toujours compris de tous de la même façon ; il présente de réelles difficultés philologiques et les travaux scientifiques sur le vocabulaire du Canon romain ne sont pas nombreux : le travail de Dom Botte et Christine Morhmann édité en 1953 fournit la traduction de référence faisant autorité. D'autre part, la traduction en langue française concerne les Églises d'Afrique équatoriale et du Cameroun, d'Afrique du Nord, de la Belgique, du Canada, de la République Centrafricaine, du Congo, de la Côte d'Ivoire, de la France, du Gabon, d'Haïti, de la Haute-Volta, du Luxembourg, de Madagascar, de Monaco, de Suisse, et du Tchad, réunies sous la houlette de Monseigneur Boudon, président de la Commission de Liturgie de France : réaliser l'accord le plus large possible de toute la francophonie demande du temps, oblige à de fréquentes remises en chantier de telle ou telle partie. Le Saint Père aussi, bien entendu, est fréquemment consulté : ayant pris connaissance du projet 3, il indiqua qu'il souhaitait une traduction du Canon *integram et litteralem*, c'est-à-dire dans laquelle le texte français se plierait davantage au génie de la langue latine et à l'histoire du texte, conservant les ajouts successifs apportés au fil du temps. Enfin, le texte français intéresse tous les milieux sociaux : paroisse rurale, paroisse urbaine, communauté monastique, chapitre cathédral etc. Tout chrétien de langue française doit pouvoir le reconnaître comme sien. Cela aussi ne peut se faire contre le temps. On consulte alors 180 personnes, qui feront plus de 2000 remarques qu'on étudie avec le plus grand soin.

Pour juger du résultat, il faut se souvenir des exigences posées par le discours du Pape : le texte français devait être une traduction, et non une re-création, aussi fidèle que possible, du Canon romain ; il devait pouvoir être prononcé facilement à haute voix, et compris à l'audition dans toutes sortes d'églises, donc d'un style simple, logiquement construit, rythmiquement correct ; il devait supporter d'être répété souvent (à l'époque, on ne sait pas encore pour combien de temps il sera la seule prière eucharistique possible), sans lasser ni les célébrants ni les fidèles ; il devait enfin être rédigé dans la langue française d'aujourd'hui, et trouver des équivalences sémantiques et métaphoriques les plus naturelles possibles avec le vieux texte latin de style oratoire :

«Père infiniment bon,
 toi vers qui montent nos louanges
 nous te supplions
 par Jésus Christ, ton Fils, notre Seigneur,
 d'accepter et de bénir
 ces offrandes saintes.»



P. Didier Rimaud, poète et compositeur, 1922-2003.



P. Joseph Gelineau, musicien et compositeur, 1920-2008.

Une gageure qui a été tenue, et a représenté pour Patrice une expérience fondatrice : Rome n'avait pas encore levé les vannes de la création liturgique, mais à traduire aussi humblement et laborieusement la pièce maîtresse de sa liturgique séculaire, il apprit beaucoup. Ses brouillons annotés montrent déjà avec quelle application il pèse chaque mot (il préfèrerait mettre "apaisement" plutôt que répéter le mot "paix" dans le Memento des morts), quelle attention il porte au "cursus" rythmique de la phrase (dans le projet 3, il propose d'inverser deux groupes de mots de la phrase "fais que nous soyons en toutes choses forts de ton appui" pour que le souffle passe mieux : "fais qu'en toutes choses nous soyons forts de ton appui"). On travaille dans l'infime, mais Patrice écoute avec attention, et son intelligence de l'Eucharistie s'approfondit...

Eucharistie : Terme grec signifiant « remerciement », « action de grâce », remis en usage après le concile Vatican II comme synonyme de « messe »

Les nouvelles prières eucharistiques

Le 25 août 1967, alors que les traducteurs prennent connaissance (avec un peu de découragement peut-être ?) d'un certain nombre d'observations communiquées par la Congrégation de la Foi concernant les projets 6 à 8 du Canon, on leur remet le texte latin des trois Prières Eucharistiques nouvelles, avec ce qu'ils appellent par manière de plaisanterie "les monstres", c'est-à-dire la traduction juxtalinéaire, ou le projet zéro de chacune d'elles. On se souvient que Patrice a découvert en 1955 les prières eucharistiques des premiers siècles, qui éveillèrent sa vocation de liturge. Il écrira dans la préface à la seconde édition : « Ma soif d'une liturgie vivante trouva où s'abreuver ». Patrice connaît donc ces vieilles anaphores d'Orient et d'Occident, exhumées depuis peu par des savants. Il est fort satisfait que ces prières ne restent pas enfermées dans des "musées des lettres chrétiennes", mais puissent servir à la prière des hommes d'aujourd'hui. C'est en effet l'Anaphore d'Hippolyte écrite à Rome au III^e siècle, qui est à l'origine de la deuxième Prière eucharistique ; la troisième est composée à partir d'une ample documentation patristique et biblique réunie par le Père C. Vagaggini pour servir d'alternative au Canon romain ; la quatrième, dont le premier projet a été préparé par le Père Gelineau, est composée dans l'esprit des anaphores antiochiennes. C'est celle qui aura le plus d'influence sur la production personnelle de La Tour du Pin, car elle déploie magnifiquement toute l'histoire du salut, comme il cherchera à le faire dans ses *Concerts eucharistiques*.

Anaphore : Terme grec renvoyant aux antiques prières eucharistiques orientales.

Prière eucharistique : Longue prière d'action de grâce et de consécration, centre et sommet de toute la célébration, exaltant hauts-faits de Dieu en faveur des hommes et réactualisant du sacrifice du Christ. Paul VI ouvre la possibilité de créer trois prières eucharistiques, puis de les traduire en français avec le canon romain qui devient la prière eucharistique I. Depuis le concile, la prière eucharistique est dite à voix haute par le prêtre tourné vers les fidèles.

Le 22 décembre 1967, il annonce à Phylis : « Traduction des trois nouveaux canons : je souhaite qu'on ne soit pas obligé de faire 14 versions, comme pour le Romain ! Les trois nouvelles anaphores aideront à comprendre le Romain, mais quand seront-elles acceptées et promulguées ? » L'équipe des traducteurs mène de front le travail sur les trois Prières eucharistiques dont l'utilisation liturgique sera

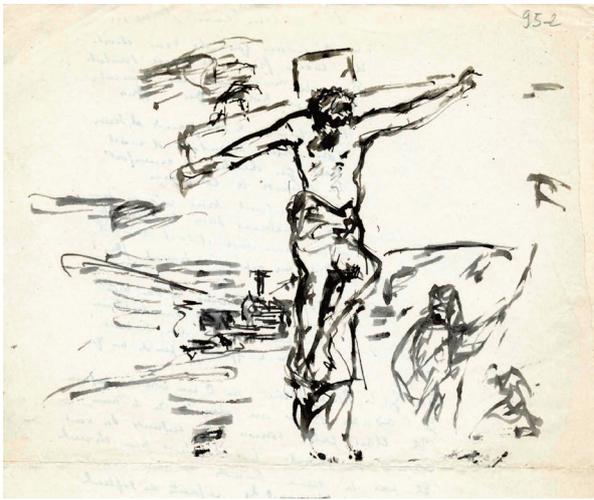
autorisée à partir du 15 août 1968 avec une traduction ad *interim*, en attendant la traduction française définitive, assez peu différente, approuvée par le Consilium le 11 novembre. Ici encore, de projets en consultations, les membres de l'équipe travaillent dans une recherche de la perfection qui ne peut se faire que progressivement, mettant aussi à profit les trois mois d'expérimentation. Humblement, patiemment, Patrice et ses amis remettent leur ouvrage sur le métier. Patrice raconte dans les Lettres d'*Une Lutte pour la vie* que ses propositions sont souvent jugées trop personnelles, surtout au début, et qu'il les garde alors précieusement en mémoire "pour son affaire". C'est ainsi que dans son exemplaire personnel du premier projet de la Prière eucharistique n° 2, en marge des deux paragraphes introduits par "Souviens-toi", prières d'intercession pour l'Église puis pour les défunts, Patrice a porté ces mots : "Penche-toi sur". La traduc-

Dieu notre Père,
 En toi nous nous souvenons
 De ta mort et de ta résurrection
 Pour nous nous souvenons
 Et à l'alliance avec son sang qui régénère
 Et comme nous t'offrons, ce est à toi de l'honneur
 Celui qui s'est offert pour nous
 Regarde nous d'abord
 Ouvre ta main pour la gloire

Nous te demandons aussi de nous
 Et d'envoyer sur nous le souffle de ton Esprit
 En nous rappelant la promesse
 D'envoyer sur nous l'Esprit

En nous rappelant sa promesse
 D'envoyer sur nous l'Esprit de son

En nous rappelant aussi
 Que l'Esprit Saint était venu
 Afin que ton Fils fut élevé au-dessus de
 Au-dessus du temps et de notre esprit



Dessin à la plume de Patrice de La Tour du Pin trouvé dans ses manuscrits.

tion ayant gardé la traduction littérale de *Memento*, le poète a repris l'expression au début d'un de ses poèmes intitulé «Jeudi Saint» :

« Penche-toi,
Mon Christ, penche-toi
Sur ton corps, puisque déjà
C'est de lui que monte nos hymnes. » (III 244)

Dans sa démarche de travail communautaire, il se souvient qu'à côté des recommandations sur la pureté du cœur, l'évangile conseille aussi l'habileté et la ruse. La ténacité aussi. Il continue donc à faire ses propositions :

« Ainsi du terme de "Sauveur" que je n'emploie guère, même dans ma prière ; à cause du milieu liquide où je me représente la vie et la mort, je hasarde à sa place "sauveteur", qui n'est pas accepté. Ou bien la formule "règne de Dieu" suscite en moi celle de "régime de Dieu" que je consigne en secret. Et tout au long de cette chasse, j'éprouve mes vocables les plus chers à l'expression liturgique traditionnelle : "l'agonie" tient bien devant la croix, la "pression" que je ressens devant le poids de Dieu qui pour les Hébreux était l'équivalent de la "Gloire".

Tout au long de ces séances, je manie les dictionnaires de synonymes : plus je vais et mieux je constate l'importance du "cursus" verbal de la prière auquel tous ne se prêtent pas ; encore une fois, je me vois revenu à l'élément liquide du langage. Le cours du mien est trop difficile pour une prière commune ; songez que celle-ci doit être autant que possible claire et simple, mais parce qu'elle veut répondre au mystère, comporter une certaine part d'ombre, sous peine de réduire ce mystère vivant à je ne sais quelle idée bien définie. Je retrouve de même la participation de ma nuit à la traduction, et de la poésie qui suggère au moins le sacré. » (III 226)

Il éprouve pourtant une énorme difficulté, dit-il, à abandonner cet univers verbal auquel il a tant travaillé depuis son enfance, pour mieux travailler à celui de la voix des autres. « Je me décourage parfois, malgré mes nouveaux amis ». Sa présence pourtant est déterminante. Didier Rimaud écrit : « Toutes ses trouvailles stimulaient l'esprit de notre groupe, moins inventif que le sien ». Bien qu'il soit impossible de savoir ce qu'il revient à l'un ou l'autre des traducteurs dans la responsabilité des traductions, on peut reconnaître parfois, comme à l'oreille, le génie propre de Patrice pétri dans la production commune. C'est le cas de l'expression «en ayant part au corps et au sang du Christ», que l'on trouve après tant d'essais différents dans la deuxième Prière eucharistique pour traduire le latin *participes corporis et sanguinis Christi* : Patrice n'aime pas le verbe "participer" et encore moins la succession des voyelles de "en participant". En revanche, dans un psaume du *Second Jeu*, il avait écrit : « N'a-t-il pas déjà eu sa part à mon banquet ? » ; dans une Lettre du *Troisième Jeu* : « ma sensualité a déjà pris part à mon écriture » ; et l'hymne du matin pour tous les temps chante :

« C'est lui qui devant toi chantait
L'aurore
Quand il n'était pas d'homme encore
Pour avoir part à sa beauté. » (III 288)

À « Tu leur as souvent proposé ton alliance », dans la quatrième prière eucharistique, il préfère « Avec eux tu as multiplié les alliances », qui sera retenu. La multiplication fait partie de son activité quotidienne et c'est à une messe sur la croissance et la multiplication qu'il travaillait lorsqu'il

O Père de siècles du monde
Voici le dernier-né de jours
Qui monte
A travers nous à la rencontre
Des Premiers-nés de ton amour

C'est lui qui pour toi fit cèlous,
C'est lui qui devant toi chantait
L'aurore
Quand il n'était pas d'homme encore
Pour avoir part à sa beauté.

est mort. Dans la troisième Prière eucharistique, il propose de remplacer “en attendant son dernier avènement” par “tendus” ou plutôt « tournés vers son dernier avènement » : tel est le vocabulaire plus dynamique qu’il aime utiliser dans sa prière et que l’on rencontre à chaque page de la Somme. Il préfère aussi “ceux qui prendront le corps et le sang du Christ”-” à “ceux qui seront nourris ...”. La démarche envisagée est plus active, et l’expression plus euphonique. Il aime les mots les plus simples, considérant à juste titre que ce sont les plus forts : “Tu as créé toute chose” l’emporte sur “tu as tout disposé”. “Le sacrifice qui sauve le monde entier” serait pour lui “vraiment mieux sans entier”. Satisfaction lui sera donnée.

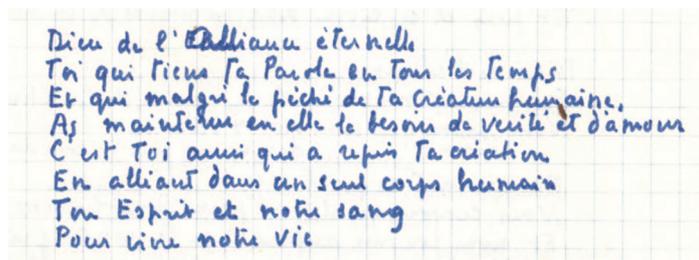
Il a le souci de rester vrai, et de ne pas se laisser entraîner par les mots sublimes : en marge du deuxième projet de la quatrième Prière eucharistique, il tente d’apporter une nuance qui ne sera pas gardée : se sentant probablement moins pétri de sainteté que l’Apôtre des Gentils à qui est empruntée l’expression, il suggère (et pourtant il n’aime pas les adverbes !) d’ajouter « seulement » dans la proposition : “Afin que notre vie ne soit plus à nous-mêmes ...” Son réalisme spirituel se manifeste aussi dans sa réaction à l’expression : “Que l’Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire” dans la troisième Prière eucharistique. Il écrit à ce propos :

« La formule de la nouvelle prière eucharistique, la demande à l’Esprit de nous faire “offrande à la gloire de Dieu” me ravit en même temps qu’elle me terrifie, car le sacrifice n’est guère mon fort. » (III 229)

Il apprend ainsi que la prière liturgique est la prière de l’Église avant d’être celle qu’il aurait envie de dire.

Les préfaces et les oraisons

En même temps que les trois prières eucharistiques, le décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 23 mai 1968 a permis l’utilisation de huit nouvelles préfaces. Texte traditionnellement variable dans la liturgie occidentale lorsque le Canon était unique et immuable, la préface est le lieu par excellence où s’énonce le mystère du salut et les motifs d’action de grâce du peuple chrétien. Intermédiaire entre la prière et l’hymne, elle exige une certaine élégance des termes et du style pour inciter l’assemblée à la louange. Sans être narratifs ou catéchétiques, les textes doivent avoir un contenu théologique propre au temps ou à la fête célébrée. Le texte latin laissait aux traducteurs une certaine liberté d’adaptation selon le génie propre de chaque langue. Progressivement et par séries, la Commission Internationale Francophone de Traduction (CIFT) va traduire toutes les préfaces du nouveau Missel : près de quatre-vingt-dix en tout.

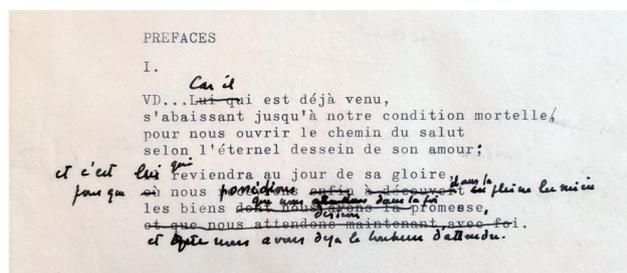


Autrefois, quand la messe du dimanche était chantée en latin, Patrice, au grand dam de sa famille qui le poussait du coude, chantonnait toujours la préface en même temps que le prêtre. Aujourd’hui, il peut s’exercer à haute voix pendant qu’il travaille à ces textes qu’il aime. Patrice s’essaye à ce genre nouveau, dans lequel il peut exprimer son expérience de Dieu, son intelligence de l’Évangile, son amour pour la vie et le monde. Par exemple dans cette Préface pour les défunts, restée inédite :

« Vraiment, il est bon pour nous de te rendre gloire dans le Christ vivant, notre Seigneur.

Car il est la vie que nous commençons de vivre, la vie déjà ressuscitée ;

Elle anime les hommes qui lui font confiance et elle ranimera les morts.



Dans la Parole qui ne manque pas à elle-même,
toute prière rapporte l'espérance,
toute créature renaît pour ta gloire
et ta miséricorde s'étend au présent et au passé.

C'est en lui que les voix du ciel et de la terre
et celles qu'il a déjà délivrées du silence de la mort
s'unissent dans un même cantique d'adoration. »

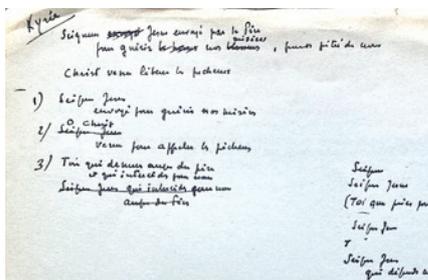
Dans cette préface pour une fête de la Vierge, c'est toute sa théologie de la lumière et de l'incarnation qui se dit :

« Vraiment, il est bon pour nous de chanter
dans ta lumière, la Vierge Marie
que ton Esprit a recouverte de son ombre
pour mettre à ce monde notre lumière,
Jésus-Christ le Sauveur.
C'est elle que tu as bénie entre toutes les femmes,
c'est par elle, ton humble servante
que ta miséricorde pour notre destinée mortelle
s'est étendue d'âge en âge,
et qu'à chaque génération,
des hommes ont pu renaître
avant leur mort, en ton Fils bien-aimé.

En lui, dans la lumière nouvelle de ce monde,
Nos voix qui ont repris le chant d'action de grâce de sa Mère,
Peuvent chanter avec elle et tous les anges du ciel
Dans une même joie ».

Le tout premier chantier de traduction avait été celui des oraisons. Le 6 octobre 1964, Patrice écrit à Phylis : « Encore une fois je viens de passer une semaine au Saulchoir pour la traduction des oraisons de la Messe en français "oral et chantable". Comme il y en a 1180 et que nous avançons à la vitesse de 20 par jour, cela fait un travail considérable et ton petit frère est complètement abruti le soir dans sa cellule ». Le style des oraisons, dépouillé et marqué par un certain caractère «romain», est très différent de celui qu'ils découvriront dans les préfaces, plus ample et lyrique. Il leur faudra une certaine virtuosité pour passer d'un genre littéraire à l'autre sans dessécher ou raidir les préfaces, sans dénaturer les oraisons par des éléments superfétatoires. Celles-ci ont en effet une structure très particulière : « Regardez, dit Patrice dans une conférence prononcée à Pampelune le 31 août 1967, ce déroulement qui n'est pas celui de la pente naturelle de prière: d'abord la reconnaissance du don de Dieu pour témoigner que celui-ci nous aime toujours le premier, agit toujours en premier; ce n'est qu'après l'évocation de l'acte descendant de Dieu qu'il y a remontée en demande, et encore avec une courbure à son terme, où il est dit que les plus hauts désirs de l'homme sont inspirés par la grâce descendante. Et pour finir, nous lisons que tout s'opère "par" Jésus-Christ dans la Trinité ». De fait, la plupart des collectes a la même structure, qui n'est pas un simple procédé dialectique, mais entraîne entièrement l'homme qui prie sur ce mouvement « parce qu'il reproduit le vrai battement de la vie, celui de l'Esprit descendant avant de remonter, celui de Dieu venant pour que nous accédions à sa présence. Le poète convoqué doit amener son cours naturel

Collecte : Première des trois oraisons, au début de la messe, dans laquelle le prêtre « rassemble » les prières individuelles des fidèles.



Travail sur la traduction du Kyrie.

Saints

Collecte: Seigneur, tu nous invites à préparer notre résurrection, en communiant avec toi Saint N. ; ~~accorde nous son aide~~ parce qu'il a suivi ta parole jusqu'à sa demeure en toi, accorde nous son aide au cours de notre résurrection, afin que nous passions aussi dans ta parole aux demeures que tu nous prépares.

Amis

Collecte: Seigneur, tu nous donnes de fêter les ^{puissances} anges qui te servent et que tu espires à l'honneur; en profitant de ce don qui nous relie à ces esprits, nous te demandons ^{avant} cette eucharistie qu'ils leur aide pour notre service et notre envoi dans le monde, quand tu nous auras fait la grâce d'être nommés de toi.

Vieilles

Collecte: En filant, Seigneur, ta main dans l'Esprit qui vient de toi, nous t'offrons déjà notre reconnaissance pour celle que tu as choisie entre toutes les fibres: et jusqu'elle est ~~de~~ vivante dans ton royaume, que ta grâce qu'elle se reçoit en plénitude et pour toujours de l'obédience d'elle et nous vienne par elle sur le chemin du royaume et de la plénitude.

Transfiguration

Collecte: Seigneur, en faisant mémoire de la Transfiguration atome de ton Jésus avant de faire mémoire de sa Pâque et de sa résurrection, nous te demandons déjà la lumière ~~après laquelle~~ nous feras notre Pâque et notre résurrection en lui, dans l'aveu qu'il nous a promis.

Morts

Collecte: Seigneur, tu nous donnes de prier pour les morts et de les rassembler dans l'univers bruni vers toi, alors qu'ils se sentent exclus de la vie; mais parce que tu es la vie et que tu ~~comprends~~ ^{accueille} tout l'univers, ~~accueille~~ ^{accueille} notre prière vivante pour les morts et qu'elle aide à leur résurrection.

Carême

Collecte: Seigneur, devant qui nous faisons mémoire de l'exode de Jésus hors de la vie mortelle, nous te demandons, maintenant que nous ~~revois~~ ^{revois} ~~ses ossements~~ faisons mémoire de son corps et qu'il va nous resusciter de lui-même, de nous modèles à son image pendant ce temps de carême, afin de nous préparer à rendre un jour notre vie à la vie qu'il est éternelle.

Collecte

Seigneur, sans qui la vie naturelle nous diviserait les uns les autres ~~faute~~ ^{faute} ~~de~~ ^{de} ~~résistance~~ ^{résistance} et tout effort de

Collecte

~~Nous nous venons, Seigneur, de~~ de la lutte pour la vie, Seigneur, nous nous venons nous réfugier en toi, pour que ta parole crève en nous, et que la Terre dont tu nous a faits se transforme en se mourant et en s'abîmant de toi; et quant ~~nous retournerons~~ ^{nous retournerons} à la terre tu nous enverras au monde, quand nous de lutter pour nous mêmes, mais pour l'accomplissement en nous de ta parole.

de prière à cette courbure de l'oraison», par exemple dans cette collecte de la messe de minuit : « Seigneur, tu as fait resplendir cette nuit très sainte des clartés de la vraie lumière ; de grâce, accorde-nous qu'illuminés dès ici-bas par la révélation de ce mystère, nous goûtions dans le ciel la plénitude de sa joie. Par Jésus Christ ... »

On aura compris que l'exercice était difficile, puisqu'il s'agissait pour le poète de donner à sa prière une forme qui ne lui était pas naturelle. La discipline s'exerçant sur une telle quantité d'oraisons (trois à chaque messe, le dimanche comme en semaine, ce qui fait largement plus de mille), le style des traducteurs finit par se trouver déformé. Patrice raconte dans une conférence prononcée le 17 janvier 1974 à "L'Union des croyants" : « Je respirai mieux quand il s'agit de traduire ensuite les Préfaces ; et je me souviens pourtant de l'irritation d'un évêque me prenant spécialement à partie et me reprochant le manque de lyrisme de nos premières versions : à force de travailler les oraisons, nous en avons tellement pris le mouvement interne que nous étions incapables de nous en dégager d'un bond ! » Le lyrisme du poète trouvera son plein épanouissement dans l'*Exultet* de la Veillée pascale dont on peut dire qu'il l'a presque entièrement écrite :

« Ô nuit qui nous rend la lumière,
Ô nuit qui vit dans sa gloire le Christ Seigneur ... »

Les experts commencent en janvier 1970 la traduction des préfaces de l'Avent et de Noël ; ils finiront la deuxième partie du sanctoral en février 1971 et les oraisons des Communs en mars 1972. Le début du travail sur les messes *ad diversa* remonte à la fin de 1965, et les messes rituelles s'étalent de mai 1971 (messe pour les défunts) à la fin de 1972 (messe pour le baptême des adultes, ou pour un anniversaire de mariage). On trouve dans les papiers de Patrice des notes sur la messe pour la confirmation, pour le sacrement de l'ordre, pour le viatique, pour le sacrement de mariage, pour la consécration des vierges, pour la profession religieuse. Jusque sur son lit de mort il gardera le souci de ce ministère de Parole que l'Église lui a confié : il donne à Didier Rimaud l'image qui sera au cœur de la Prière après la Communion dans la Messe pour les mourants et qui reprend une de ses très anciennes et profondes idées : « Par la grâce de cette eucharistie, Seigneur, soutiens avec tendresse ton serviteur (ta servante) N. Quand viendra l'heure de son ultime combat, qu'il ait des amis pour le confier à ton amour : que la mort n'ait pas le dernier mot, mais que la Vierge, les anges et les saints recueillent pour te l'offrir, son premier cri à la vie ». On reconnaît ici le thème de l'importance de l'amitié dans l'épreuve de la mort, déjà présent dans l'*Office des morts* du Premier Jeu, et surtout la belle idée selon laquelle le cri du mourant rejoint le cri du nouveau-né, puisque « toute la vieille histoire humaine » est « encore au sein de création ». La mort de l'homme est une mise au Jour du Père.

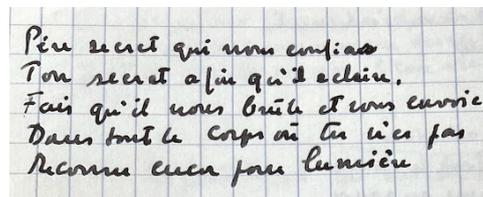
Le rituel du mariage et les hymnes de l'Office

Ce travail harassant sur le Missel est doublé par la traduction d'autres textes : on le sollicite pour le rituel des funérailles, entre 1964 et 1966. Il écrit à ce propos un beau texte d'"à Dieu", prenant au pied de la lettre un mot trop banalisé. Peu après, le rituel du mariage l'occupera beaucoup : en avril 1967, il reçoit le texte latin dont la première traduction sera mise en expérimentation en juin 1967. Il écrit à Phylis : « J'ai beaucoup lutté contre le lyrisme clérical sur l'amour humain (très à la mode !) et pour un style sobre. Mais la théologie du mariage est assez flottante ». En avril 1969 paraît en librairie le Rituel dont le CNPL envoie un exemplaire à Patrice, "en hommage respectueux". Il fait plusieurs ébauches de bénédiction nuptiale. Au dossier, qui est épais, on peut verser ce document amusant : pendant cette

Exultet et Veillée pascale : Chant annonçant la résurrection du Christ et la joie de Pâques, concluant l'office de la lumière (Lucernaire) qui ouvre la veillée - ou vigile - pascale, de tradition très ancienne, restaurée par Pie XII en 1951 après huit siècles de disparition.

Avent : Temps liturgique de 4 semaines précédant et préparant la fête de Noël.

Sanctoral : Ensemble des fêtes des saints célébrées au cours de l'année suivant l'ordre du calendrier.



Père secret qui nous confies
Ton secret afin qu'il eclaire,
Fais qu'il nous brule et nous envoie
Dans tout le corps où tu es pas
Reconnu avec pour lumière

Hymne de l'Épiphanie, dernière strophe, état final (III 298).

période, Marie-Liesse a épousé Jérôme d'Aboville, le 9 septembre 1967. Le CNPL, cédant à un vieux réflexe de consultation, écrit à Patrice, le 12 septembre 1967 : « Monsieur, Il y a quelques jours, votre fille s'est mariée au Bignon-Mirabeau. Tout le C.N.P.L. a bien pensé à vous. Sans doute avez-vous quelques petites remarques à faire sur ce rituel. Nous serions donc heureux que vous nous les fassiez parvenir. » Suit le rappel d'une réunion prochaine.



Pour ce mariage, Patrice et Anne sont rentrés au Bignon un peu avant la fin de la session d'*Universa Laus*, groupe international de recherche et de création musicales à laquelle ils ont participé pour la première fois à Pampelune en Espagne, du 29 août au 3 septembre 1967. À la demande du P. Gelineau, Patrice avait accepté de remplacer Huub Oosterhuis qui devait faire une conférence sur l'art de l'écrivain dans la liturgie. Cette communication, qui sera publiée à la fin de l'année dans *La Maison-Dieu*, organe du CNPL, sous le titre « L'écrivain et la liturgie », lui donne l'occasion de faire le point sur cette activité liturgique qu'il déploie depuis plus de deux ans. À la suite de cet article, il publie dix hymnes pour l'Office et une hymne pour le Mariage, qui a bien sûr été écrite pour le mariage de Marie-Liesse. Patrice appartient, depuis sa fondation en 1967, à la CLE, Commission destinée à promouvoir l'élaboration de nouvelles compositions littéraires et musicales pour la liturgie, dont s'occupe activement le P. Gelineau. C'est un grand mouvement de renouvellement et donc de création littéraire et musicale qu'a suscité la réforme du Vatican en introduisant les langues maternelles dans la liturgie. On a rapidement pris conscience qu'il ne suffisait pas de traduire en français des textes latins et de les revêtir d'une mélodie nouvelle, mais qu'il était aussi nécessaire de créer directement un répertoire en langue française adapté aux différents moments et aux différents rites de la liturgie, pour une meilleure participation du peuple chrétien. À la différence des cantiques, un peu passe-partout, créés au fur et à mesure des besoins variés et selon les charismes particuliers, et que Patrice n'aimait guère, les hymnes, dont on escompte que l'usage s'étendra largement en dehors du cadre strict de l'Office, pouvaient remplir d'autres fonctions liturgiques, méditatives ou processionnelles, chants de réponse à l'Évangile ou d'action de grâce après la communion ; elles constituent par nature un genre de chant plus élaboré que d'autres comme l'acclamation ou le chant responsorial. Sa forme littéraire, poétique et strophique, en fait une œuvre autonome, qui se détache sur le fond de l'action liturgique tout en s'y intégrant le mieux possible. L'hymne étant chantée, la musique y a une importance égale au texte et entre avec lui comme en tension à chaque nouvelle strophe. Elle accuse, par ses rythmes définis, les valeurs temporelles du langage poétique ; elle souligne par sa propre architecture mélodique, le flux du discours au long des vers de chaque strophe. Le Père Gelineau, qui fait cette analyse, fut d'ailleurs le premier à mettre en musique ces dix hymnes pour l'Office qui resteront, dans le Bréviaire rénové, parmi les meilleures pièces lyriques de la prière quotidienne de l'Église, résistant à l'usure du temps et de la répétition. L'édition définitive de *Prière du Temps Présent*, en 1980, inclura d'autres hymnes et poèmes de La Tour du Pin, 21 textes au total, pour la plupart extraits du Troisième Jeu.

La perfection formelle de ces hymnes, dont Patrice répète à l'envi qu'elles relèvent d'un genre littéraire extrêmement difficile, s'enracine dans l'expérience poétique de leur auteur, qui s'exerce à ce genre depuis fort longtemps : les « Offices » du Premier Jeu en témoignent. Dans *Une Lutte pour la vie*, où paraîtront les dix hymnes du Bréviaire en 1970, le poète a mis aussi de nombreuses autres hymnes, pour la Semaine Sainte et la Semaine de Pâques, comme cette hymne du Vendredi Saint qu'un brouillon intitule « Le Christ dérisoire », ou cet « Entre-deux genèses » qui est le temps de notre vie d'homme allant vers notre naissance eschatologique, dernière et première. Le texte qui précède est une « Hymne de marche » écrite pour le congrès de Pampelune sur une musique du Psautier huguenot de Genève. Le *Second Jeu* a vu une première version, dans « Le Voyage pré-nuptial », d'un « Cantique à l'Eucharistie » qui allait faire partie du recueil publié en 1952 par Bernard Geoffroy, *Gloire au Seigneur*, dont le premier volume, sorti en 1946, fit date dans le domaine du chant religieux en langue française. Dans ce même recueil, Patrice a publié une hymne pour le Vendredi Saint : « Entendez-vous

tous ces cœurs battre» qui se trouve aujourd’hui à l’office des lectures de Notre-Dame des Douleurs, le 15 septembre. De nombreuses hymnes, restées à l’état d’ébauche dans les papiers du poète, attestent l’intérêt ancien et soutenu qu’il portait à cette forme poétique. Pour le Congrès eucharistique de Rennes en 1956, M. Legrand, organiste de la cathédrale, qui devait devenir l’un des fondateurs d’*Église qui chante*, demande à Patrice une hymne qui sera mise en musique par Jean Langlais. Patrice est confronté pour la première fois au problème de l’isorythmie qui devait toujours rester pour lui un “chiendent”. Cette règle impose de mettre les accents internes de chaque vers au même endroit dans toutes les strophes pour que la musique puisse se répéter correctement et sans changement d’une strophe à l’autre. Elle contredit son sens propre du rythme, et se heurte à son aversion pour la répétition mécanique. Il rira longtemps de ce handicap, contre lequel il combattra vaillamment, mais qui obligera toujours les musiciens à des prodiges d’habileté. Le résultat dut pourtant être apprécié puisque les petites filles des chorales bretonnes, longtemps après la fin des festivités, ne se lassaient pas de chanter encore ce cantique resté inédit, dont voici le refrain et les couplets :

« R/ Accourez au passage du Seigneur
Rendre sa grâce !
La pierre est levée à l’entrée du cœur
Le Seigneur passe...

Hébergeons le Seigneur dans son corps et dans son sang,
Qu’il nous soit à demeure
Car l’autel de sa mort est au fond de tout vivant
Et c’est toujours son Heure !

Il monte de partout où s’est infiltrée la mort
Aux tombeaux que nous sommes ;
Ah ! joie en toute joie, joie pour l’âme et pour le corps
Avec Lui, d’être un homme.

La Pâque est accomplie, il nous prend vraiment en Lui,
Nous autres, de la terre ;
Il gagne dans nos vies, les rassemble et nourrit
Son sang dans ses artères.

Le pain du Seigneur fait des temples de nous,
Le vin fait des calices ;
Au dernier Saint du temple, alors brillera partout
Le Jour de sa Justice!»

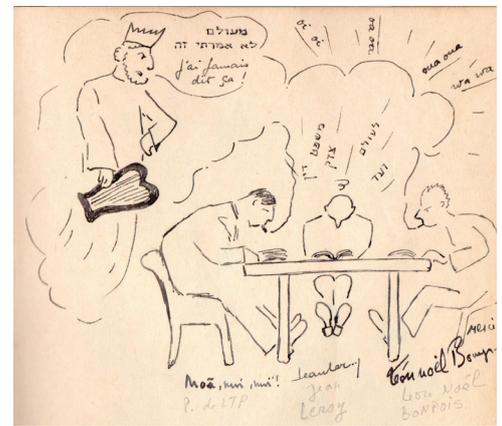
Nulle part mieux que dans ces strophes Patrice n’exprimera le lien mystérieux et sacramentel entre la résurrection du Christ et l’eucharistie de l’Église.

Le Psautier liturgique œcuménique

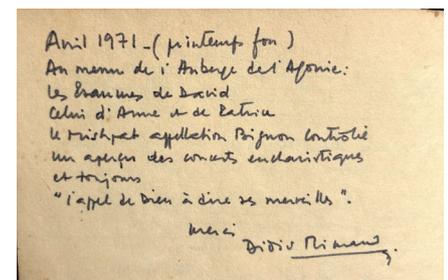
En 1956 on trouve dans le livre d’or du Bignon le souvenir du passage studieux de Noël Bompois et Jean Leroy venus mettre en forme avec Patrice une rédaction en français du Bréviaire demandée par le Père Voillaume pour les Petits Frères de Foucault. Le dessin de Jean Leroy reflète et résume avec humour les heures harassantes du travail abattu pendant trois jours de rang. On y voit Patrice fumant comme un pompier, les jambes tendues sous la table commune. Ainsi, lorsqu’en 1964 il est invité à faire partie de l’équipe chargée de l’édition d’un Psautier pour la liturgie en français, il a

déjà une certaine expérience. Après une première session à Saint-Benoît-sur-Loire, à Pâques, on annonça le projet d'un Psautier liturgique œcuménique francophone en liaison avec la TOB, traduction œcuménique de la Bible. Ici encore, plus qu'ailleurs, ce sera un travail de longue haleine, qui occupera Patrice jusqu'à la première édition, en 1973, du Psautier «version œcuménique, texte liturgique», que ses auteurs appellent familièrement le PLO. Ils sont neuf membres appartenant à diverses confessions chrétiennes : Jean Alexandre, de l'Église Réformée de France, Georges Athanasiadès, de l'Abbaye Saint-Maurice dans le Valais, le Pasteur Marc Blanzat, le Pasteur Jacques Chopineau, Jean David, Jean-Louis Declais, Joseph Gelineau, Didier Rimaud et Patrice. Toute l'équipe se retrouvera au Bignon une semaine d'avril 1971. Lorsque sonne l'heure de la détente, Jean Alexandre porte plaisamment dans le livre d'or : « Le Roi David me disait l'autre jour : "C'est au Bignon que vous serez le mieux pour traduire mes psaumes". Il avait raison. » Jacques Chopineau écrit une dédicace en hébreu et le Père Gelineau transcrit, paroles et musique, une vieille chanson française en précisant que le "bon vent" qu'ils ont pris ensemble était rien moins que ... la "ruah Yahwé", "le souffle davidique en nos verbes français". Le Père Rimaud, déjà bon connaisseur de la Somme, qui suit de près l'élaboration parallèle du Troisième Jeu, consigne ce jour-là :

« avril 1971 (printemps fou)
 Au menu de l'Auberge de l'Agonie
 les Psaumes de David,
 celui d'Anne et de Patrice,
 le Mishpat appellation Bignon contrôlée,
 un aperçu des Concerts eucharistiques
 et toujours
 "l'appel de Dieu à dire ses merveilles". »

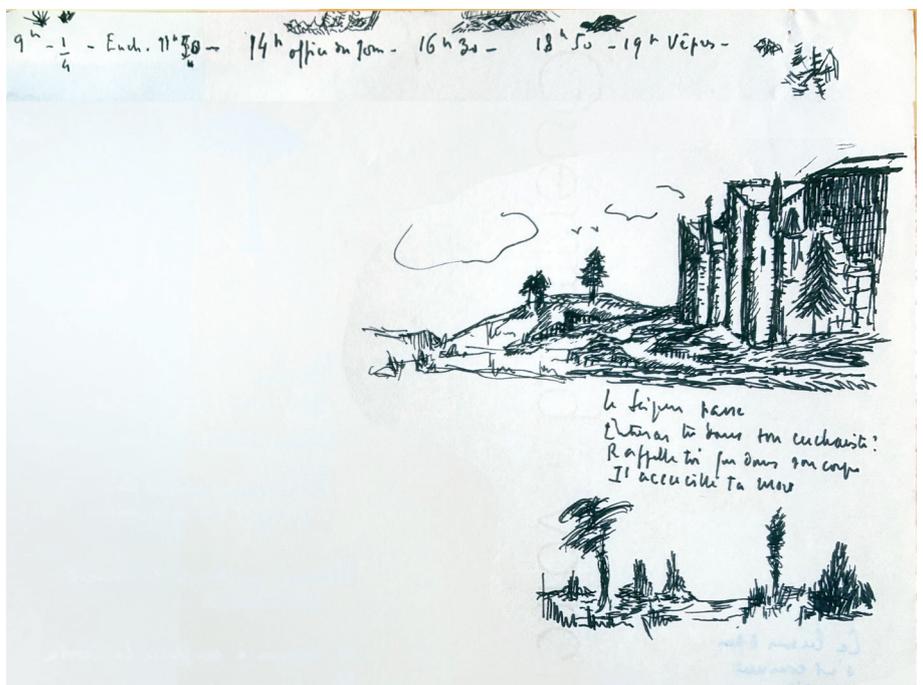


Extrait du Livre de château, 1956.



Sur ce travail très particulier, Patrice écrit dans «L'écrivain et la liturgie» : « Chaque genre littéraire exige un traitement différent ; je n'ai pas le temps de parler longuement des psaumes qui ont été si souvent traduits : il paraît qu'il y a eu deux mille versions françaises au XVII^e et au XVIII^e siècles ! Depuis quelques années elles prolifèrent ! Et pourtant il faut en refaire une, qui soit récitable et chantable en commun, et cette exigence commande le ton, les articulations et le choix des termes, bref une expression pas trop littéraire, mais suffisamment drue et proche de la langue du peuple, par laquelle ces poèmes, ces cris seront toujours vivants». Les exigences d'une bonne proclamation publique ou d'une prière vocale efficace rejoignent directement les caractéristiques littéraires et poétiques qui définissent un "psaume". On ne peut, pour l'usage liturgique, se contenter de traduire le contenu sémantique des psaumes. Tous les phénomènes linguistiques qui s'y rencontrent : le parallélisme des membres, les structures strophiques quand elles existent, le *cursus* interne des vers, les procédés rhétoriques d'articulation, de conjonction ou de disjonction, de répétition ou d'inclusion, etc., constituent des valeurs poétiques qui méritent, lorsqu'on doit psalmodier, une attention égale à celle qu'on porte au contenu notionnel du texte.

Dans un texte inédit tapé à la machine et corrigé de sa main en 1972, Patrice parle avec beaucoup de simplicité de la traduction des Psaumes de la Bible, lui qui depuis 1938 écrit et publie régulièrement des psaumes "de son cru" : « J'ai passé de longs jours avec les Psaumes ; parce que j'ai pris part à leur traduction, voici qu'on me demande un accès auprès d'eux. Que puis-je faire, n'étant ni exégète ni savant ? Tout ce qu'ils ont touché en moi remue, des versets remontent de ma mémoire et chantent. Mais comment écrire quelque chose d'intéressant à leur sujet ? Ne suis-je pas réduit à décrire leur



Page de notes lors d'une session de la Commission Francophone Cistercienne où Patrice vient en ami participer au travail des moines et des moniales.

accès en moi ? Je suis comme un homme assis sur la rive d'un grand fleuve assez familier, et des gens me disent : Nous aussi, nous aimerions vivre à ses bords et nous baigner dans ses eaux... Mais est-ce qu'on peut aider à aimer ? » Ne voulant pas se dissimuler derrière des réflexions érudites et impersonnelles, il réagit en poète : « Le psaume appelle le psaume... Alors je sais ce que je ferai : je me pencherai sur ma mémoire, et j'écrirai un psaume non pas de mon cru mais du leur. Je m'ouvrirai à leur cantique, et il me prendra comme l'eau prend une fissure ou une dé-

pression pour qu'elles chantent avec elles ; leurs versets se succéderont comme des vagues ; je les rattacherais et je transmettrai leur résonance. Ainsi serai-je peut-être pour quelques hésitants un petit passeur de ce grand fleuve. Qu'on m'excuse donc de prendre les citations dans la version à laquelle j'ai travaillé ». À ceux qui demandent comment on peut dire que ces poèmes sont tout ensemble Parole de Dieu et réponse de l'homme à la Parole de Dieu, il rappelle la parole du Christ : « “Les psaumes ont parlé de moi, il fallait que tout ce qu'ils ont dit soit accompli”. Car, poursuit-il, c'est bien le meilleur motif pour que les hommes de ce siècle, invités par le Christ à former son corps, les chantent : ne fait-il pas pression par l'eucharistie sur ses cellules actuelles pour qu'elles prient comme il a prié ? Ne vous retranchez pas derrière vos objections : c'est une prière trop ancienne, remplie d'allusions que nous ne pouvons comprendre, de détails historiques et géographiques qui ne nous intéressent pas, de formules poétiques qui ont perdu leur charge. Certes le Psalmiste a bien dit : Chantez au Seigneur un cantique nouveau, et il est bon que ce temps lui compose ses hymnes ; mais il est bon aussi de reprendre l'hymne de tous les temps, comme le Christ s'est tourné vers le passé pour l'accomplir, qu'il est toujours avec nous au présent, et que nous sommes aussi tournés vers le jour à venir où il sera évident. Je ne séparerai pas ces trois directions vers l'Éternel, et tâcherai de bondir dans la bonne vague qui les rappelle, par exemple :

« Je n'oublie pas que tu m'as dit :
 Cherchez ma face. (Ps xxvi) »

Oui, il est bon de prendre sa nage dans ce verset, car il rassemble le souvenir d'avoir entendu Dieu et le mouvement vers l'avenir où nous le verrons face à face ; tant de siècles après la venue du Christ, nous sommes encore à ce joint de l'acte de mémoire et de celui de la quête. Le Seigneur en le touchant nous réveille alors, il nous arrache d'un confort où nous pensions le tenir en oubliant qu'il nous tenait. »

Et dans la suite du texte, laissant parler les psaumes, nageant en eux, comme il le dit, ou plutôt “nageant les psaumes” avec autant d'aisance et de familiarité que Claudel “répondait les psaumes”, il retrace l'histoire éternelle et personnelle de l'homme avec Dieu, son angoisse et sa foi, sa soif de Dieu et sa soumission. La démarche du poète (il y insiste), consiste non pas à chercher un accès aux psaumes, mais à leur ouvrir un accès en lui ; « non pas à les remonter pour les comprendre (d'autres le feront et ce sera d'un grand profit), mais de leur donner de descendre à travers moi et mon actualité.

Ici, ce n'est pas eux qui parlent, mais moi, je veux dire moi baignant en eux pour qu'ils me baignent à l'intérieur». L'adoration se love au creux de silence qui relie deux vagues de chant. Elle est pour Patrice forcément muette. Cette "traversée des psaumes", il la termine "sur l'autre rive", mené par "une dernière lame, qui s'offre à nous porter" : une citation du psaume CI :

« Par tout ce qui vit et respire,
Louange au Seigneur. »

Il conclut avec ces mots: «Hier sans doute, j'aurais tiré un autre psaume des Psaumes, demain, je pourrai sans doute en composer un avec des versets différents. Tel qu'il est, et sans que j'aie rien ajouté de mon cru, qu'est-ce qui n'y a pas été rassemblé, le désert et la surabondance, les noms pour Dieu et son ineffable, la soumission obscure et l'intelligence, le sens de la perte et la recherche de l'évidence. Ce n'est pas un jeu que j'ai offert à jouer, c'est un résumé de la grande partie de vie où l'on ne se joue pas de Dieu, mais où tous les thèmes jouent à sa gloire ».

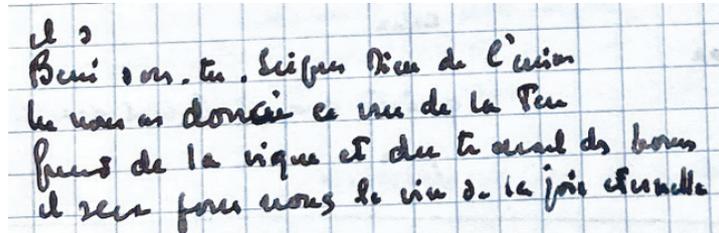
«Pousser la Somme» chaque jour

Le travail de traduction, puis de création liturgique, occupa donc intensément la vie de Patrice pendant dix ans. Travail ingrat souvent, passionnant toujours, exigeant humilité et patience, mais quel travail d'écriture y échappe ? Patrice a appris à connaître un nouveau et très riche *corpus* littéraire, à qui le dépoussiérage a redonné tout l'éclat de sa splendeur d'origine. Il a compris les mécanismes propres au fonctionnement des textes liturgiques, qui sont toujours destinés à une action particulière, pour un public particulier. Il a "appris le Jeu de l'Homme devant Dieu". Sorti de sa «vie recluse en poésie», de ses terres et de son château pour s'asseoir à la table commune d'un labeur obscur qu'il a considéré comme un ministère d'Église, dans une ville qu'il n'aime pas car le langage y est surtout publicitaire, il a vécu des heures de joie profonde avec des amis aussi poètes que lui, aimant la beauté du monde et vivant dans l'amitié de Dieu, comme ces moines et moniales de la Commission Franco-phonie Cistercienne avec lesquels il échange pendant de nombreuses années des critiques poétiques, et pour qui il écrit une *Lettre à des contemplatifs* en 1973. Il a partagé avec eux ce qu'il appelait ses "travaux d'hiver", bêchage d'où devait sortir une production abondante. Avec eux il a partagé aussi des intuitions théologiques élaborées à même son expérience du Christ présent aujourd'hui, comme hier, et qui attire tout à lui. Pendant ce temps, il a réussi, véritable tour de force, à continuer son travail personnel, et à poursuivre son œuvre. Il s'en explique dans sa *Lettre à des confidents à propos de liturgie* :

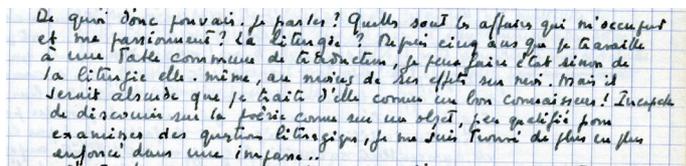
« Cet énorme afflux provenant de l'Église bouleverse souvent ma résurgence locale et menace de la submerger: n'est-il pas un peu monstrueux de croire qu'il y va de ma santé si je ne pousse pas quotidiennement ma Somme ? L'invitation est peut-être aussi un appel à fermer cet établissement, une chance de juguler mon démon ? J'en suis bien incapable. Aussi ce démon, qui a la souplesse d'un serpent, se redresse et me susurre: "Tu as reçu un ordre de mission t'enjoignant de veiller sur la langue française et sur la poésie; tu as vite remarqué que tes compagnons connaissaient bien mieux que toi la première, pour s'être déjà livré à des exercices de traduction. Quant à la seconde, qu'est-ce que l'Église entend par ce mot ? Ta vocation est en quelque sorte convoquée, avec moi... À quoi d'autre es-tu bon ? Nous irons ensemble jusqu'au bout..." Et je dois admettre que les démons sont en service malgré eux ! »

(III 226).

Son démon poétique, bien ancré dans le service liturgique, continue par ailleurs à fonctionner pour son



Travail sur la traduction des prières de l'offertoire.



Préparation d'une conférence sur la liturgie.



Jean Guitton, philosophe, 1901-1999.

propre service. Le service (privé) continue pendant les travaux ! En 1970 paraît chez Gallimard *Une Lutte pour la vie*, sous-titrée : *Une Somme de poésie, le Jeu de l'Homme devant Dieu ; deuxième partie : Carême et temps pascal*. Le recueil a failli s'appeler "En ce temps-ci" : Patrice comptait ainsi marquer l'enracinement de sa création poétique dans l'aujourd'hui de ses contemporains qui est aussi le sien, et récuser d'avance les accusations de caducité du parti littéraire qu'il a choisi avec le *Petit théâtre crépusculaire*, paru en 1963, où il s'agissait de suivre l'année liturgique. Il n'a donc pas renoncé à son activité litté-

raire, bien au contraire, même si la critique pousse des cris, ou plutôt traite l'affaire par le mépris, et parle de "suicide littéraire". Patrice reste très calme, se posant beaucoup de questions, mais pas d'ordre mondain, repoussant gentiment les assauts de son ami Jean Guitton qui voudrait bien le voir parmi les Immortels du quai Conti. Ce n'est pas cette immortalité-là qu'il brigue, et il redoute de perdre un temps précieux en bavardages inutiles. Il ne sait pas que son temps est compté, mais il sait très bien que sa tâche est encore lourde. En 1971, l'éditeur Desclée lui demande ses "Concerts eucharistiques", au nombre de sept comme les jours de la semaine. Gallimard, avec qui Patrice est lié par contrat depuis ses premiers *Psaumes* de 1938, ne retient pas jalousement ses droits: il préfère une poésie moins ouvertement religieuse. *Concert eucharistique*, un concert de concerts, paraîtra en 1972 dans ce long format cartonné qui verra fleurir tant des prières nouvelles dans les années 70. Ce ne sont pas des messes (Patrice reste très respectueux des directives magistérielles qui n'autorisent pas l'usage de prières eucharistiques non officielles), mais des propositions pour une prière commune d'action de grâce greffée soigneusement sur la Parole de Dieu, à prononcer à haute voix. Il donne pour cela des instructions précises, comme le ferait un compositeur de musique, sur la pose de la voix, le meilleur débit etc... Le premier "concert" suit de près la structure de la messe, ses états antérieurs s'intitulent d'ailleurs : "Messe de la communion des saints". Les autres s'en éloignent, le poète ayant cherché plutôt à travailler certaines articulations de ce grand "poème" qu'est la messe pour lui, et à «proposer des termes d'appui qui puissent aider à passer de l'univers verbal courant à celui de la liturgie». Toujours son vieux souci de "passer en nageant de l'un à l'autre bord"... Il recharge les mots quotidiens d'une teneur théopoétique qu'il entend en eux, et, en sens inverse, retrouve dans les mots techniques de la liturgie, intraduisibles, souvent vidés de sens ou sujets à de multiples contresens, une énergie qu'il puise dans sa propre expérience de la Parole de Dieu. Ensuite, il continue à travailler le genre "messe" avec les cinq «Petites liturgies de Carême» qui s'inscrivent si précisément dans l'année liturgique que tous les thèmes de l'action de grâce sont nés de la lecture de l'évangile du jour. Il s'agit des évangiles de l'année A, qui reprennent les anciennes péripécies des scrutins baptismaux. La "voie pascale", qu'elles jalonnent, se jette dans la veillée pascale comme une rivière dans la mer, Jésus Christ étant l'estuaire par où l'homme arrive à la "Baie de paradis". Ces liturgies eucharistiques sont comme immergées dans le mystère pascal, avec ses versants de souffrance et de gloire. Du point de vue formel, elles sont très élaborées, et recueillent tout le bénéfice du travail de Patrice pendant dix ans. Elles paraîtront provisoirement dans la *Revue des deux mondes*, en février 1974, avant d'être intégrées dans le Troisième Jeu. La même année paraît le recueil *Psaumes de tous mes temps*, partie émergée de l'iceberg que représente la refonte menée depuis plusieurs années. Patrice jardinier élague et taille pour assurer une plus grande homogénéité et une plus grande vigueur à ses productions poétiques. Il fait des greffes, reprenant des textes anciens qu'il ente sur ses découvertes théopoétiques. Son œuvre grandit avec lui.

Dans votre reconnaissance, nous te prions encore
Pour tous ceux qui ont des chemins dans l'alliance d'homme
Pour tous ceux qui elle renouent et qui la suivent
Et ainsi pour la messe
Qui prouve de l'homme se changeant par amour nous
Et que les uns se font eux-mêmes accueillis dans ton royaume
Ainsi de la liturgie et de tous les lieux
Qui nous ai deus à l'esprit ton image en ce monde

Dévoiler le Dieu
Et garder nous nous et fidèles au baptême
Ainsi que l'homme nous
Et travail nous celui qui elle font
Et pour qui elle nous se de lui

Pour lui, avec lui et en lui
A lui, Dieu notre Père
Dans l'Esprit Saint et de tout
Toute reconnaissance et toute gloire

La mort du poète ou la grand-messe de la Résurrection

Péripécie : Passage de l'Évangile lu à la messe. Les lectures bibliques sont réparties en trois années A, B et C.

Scrutins baptismaux p. 265 : Depuis l'antiquité, trois scrutins jalonnent l'itinéraire spirituel des catéchumènes les 3^e, 4^e et 5^e dimanches de Carême avant leur baptême pendant la Veillée pascale. On y lit les évangiles de la Samaritaine, de l'aveugle-né et de la résurrection de Lazare.

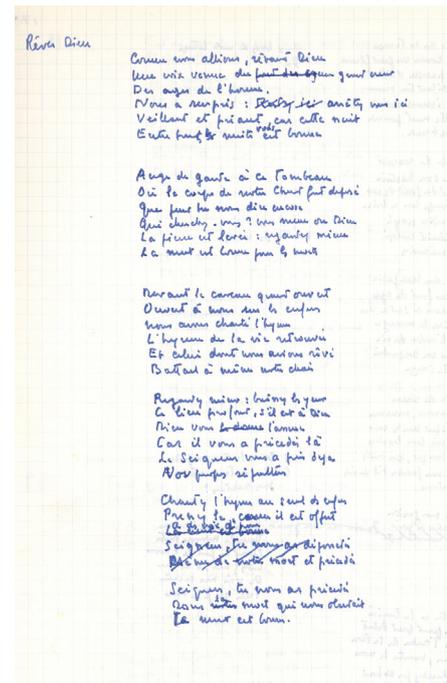
Pour terminer la Somme, Patrice hésite longtemps entre une fête de la Pentecôte et une grand-messe de la Résurrection. Dans sa «Lettre de créance», une des trois *Lettres de Faire-part* que publie en 1974 la Compagnie Typographique et qui trouveront leur place dans le Troisième Jeu, il écrit: «Voici qu'il me paraît profondément logique de terminer mon livre par une sorte d'office eucharistique pour la Pentecôte ». Un peu plus loin, au début de sa «Lettre d'adieu», il parle de ses efforts pour mettre en place des éléments d'une Fête pour la Pentecôte, rêvant d'y évoquer la vie animale et surtout végétale pour fêter l'Esprit Saint. Mais à la fin de la lettre, il a changé d'avis :

« Vous avez vu l'évolution du projet de conclusion de mon livre : il est passé d'une Messe à une Fête pour la Pentecôte, contenant sans doute une Messe. Et je vais changer encore ! Finalement, c'est une Grand-Messe de la Résurrection qui m'attire : je la conçois en trois parties, la liturgie de la Parole, la liturgie eucharistique et une action de grâce nettement personnelle où j'aimerais exprimer l'idée qui me hante concernant notre propre résurrection... *Une Somme de Poésie* me semble avoir le droit de se terminer sur cette hypothèse de Fête de la Vie. » (III 412)

La *Veillée pascale* qui clôt le Troisième Jeu était terminée mais inédite lorsque Patrice mourut brutalement le 28 octobre 1975, emporté par un cancer que personne n'avait vu venir, pas même son ami Jean Trémolières qui le soigna avec un immense dévouement pendant le dernier été de sa vie, et devait mourir l'année suivante de la même maladie. Patrice est mort le crayon à la main, occupé à la double tâche de refondre la *Somme* - travail vers l'amont - et de l'achever - travail vers l'aval. La *Veillée pascale*, après avoir fait alterner des lectures bibliques, des psaumes et des hymnes, déploie une célébration de la lumière, toute centrée sur l'*Exultet* qui vient répondre dans un grand poème lyrique à l'annonce de la Résurrection dans l'Évangile. Ensuite, vient la liturgie du baptême où ce ne sont pas seulement les catéchumènes qui sont plongés dans la mort du Christ, mais l'Église tout entière. La liturgie de l'eucharistie vient sceller l'alliance conclue par Dieu avec son Peuple. La *Veillée pascale* est une vigile nocturne, pendant laquelle les chrétiens illuminés par la foi au Christ chantent déjà la Résurrection qu'ils attendent. Le poète apporte quelques modifications dans le déroulement de la célébration, intervertissant la place des liturgies de la lumière et de la parole pour faire coïncider la proclamation de l'Évangile avec les premières lueurs de l'aube, conformément à la plus ancienne tradition de l'Église. Il a renoncé au feu nouveau au profit d'un autre signe, plus exigeant mais plus fort, moins convivial mais plus cosmique. Il fait ainsi coïncider plus étroitement la veillée pascale avec la structure de la messe, et met en valeur le cheminement par lequel on passe, avec le Christ, de la nuit au jour, du doute à la foi, du péché à l'alliance, de la mort à la vie.

« Jusqu'au bout, avant son Heure,
C'est son ombre qu'il nous ouvre !
Nuit de Dieu, Jour du Seigneur !
Tout est bon de ce qu'il couvre,
Car la vie que l'Homme y trouve
Est avec lui, cœur à cœur. » (III 467)

La *Veillée pascale* demeure donc l'aboutissement du Livre, en même temps que son noyau. Aboutissement puisqu'elle en est la limite physique, après laquelle il n'y a plus rien que des papiers épars et des conjectures : beaucoup de projets restés à l'état d'ébauche, parmi lesquels la *Grand-Messe*



Travail sur l'hymne « Comme nous allions rêvant Dieu » pour la « Veillée pascale » (III 461 et *Prière du Temps Présent*).

de la Résurrection, presque achevée, avec ses voix d'anges et l'hymne « En toute vie le silence dit Dieu » que Patrice avait écrite pour *Cantate Domino*, un recueil œcuménique de chants religieux en plusieurs langues, et qu'il prévoyait de mettre à la fin ; noyau, puisque Pâques est donné tout au long de la Somme comme le mystère fondateur de la vie, et de cette poésie qui travaillait Patrice autant qu'il la travaillait.

Un jour sans date avant la guerre, Patrice avait écrit à Phylis : « Dieu me comble : je crois qu'il me comble trop : j'ai ressenti depuis quelque temps des sursauts d'éclaboussement divin : il m'a semblé que pour la première fois, j'aimais Dieu : c'était vrai : j'ai peut-être hurlé mon amour : jusqu'ici, je l'ai à peine prouvé directement ... cette foi d'amoureux ne pourra-t-elle jamais devenir une foi d'apôtre ? »

Vingt-cinq ans plus tard, Joseph Gelineau, très intimidé, se trouve devant lui, se demandant comment lui expliquer le projet pour lequel l'Église le sollicite. Dans le quart d'heure qui suit, ils sont déjà en train de traduire les oraisons du premier dimanche de l'Avent : « Donne à tes fidèles, Dieu tout-puissant, d'aller avec courage sur les chemins de la justice à la rencontre du Seigneur, pour qu'ils soient appelés, lors du jugement, à entrer en possession du Royaume des Cieux ». Il aura été donné à Patrice de mettre sa poésie au service de l'Église et de prouver directement son amour envers Dieu dont il souhaitait si ardemment être un apôtre.

Isabelle Chamska

Patrice de La Tour du Pin, biographie spirituelle

Desclée, 1992

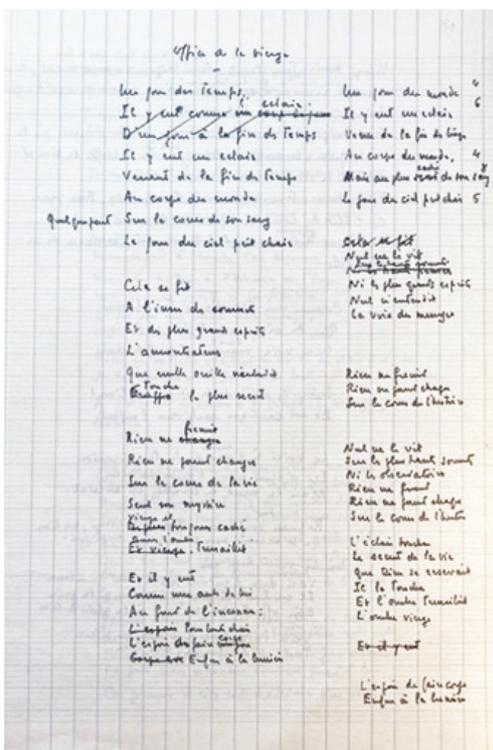
Chapitre 10 p. 245-268.

Illustrations tirées des archives du poète au Bignon-Mirabeau

par Marie-Liesse et Jérôme d'Aboville avec Isabelle Renaud-Chamska.

Pour aller plus loin...

Le lecteur peut compléter les faits rapportés dans ce chapitre grâce à une présentation de la correspondance du poète avec Didier Rimaud dans notre Cahier n°12, 1995 : « Cher Didier... ». Les 28 lettres envoyées par Patrice à son ami entre le 4 août 1967 et le printemps 1975 ainsi que les lettres envoyées par Patrice à sa sœur Phylis de la Vierge entre le 25 mars 1964 (p. 85) et le 8 novembre 1972 (p. 112) sont disponibles dans notre Cahier n° 21, 2007.



Travail de refonte sur l'Hymne de l'Annonciation de l'« Office de la Vierge », pour sa version définitive dans *Une Somme de poésie III* (état final I 415 et *Prière du Temps Présent* p. 1201).